L'ABEILLE.

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE TOUS LES JOURS, PAR
JEROME BAYON.
IMPRIMEUR DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.

" Il faut que l'UNION soit conservée."

LUNDI MATIN, 28 AOUT 1833.

Jours de publication :
LUNDI, MERCREDI & VENDREDI.

POUR GOUVERNEUR :

J. B. DAWSON.

Nous sommes autorisés à annoncer que le juge CHARLES GAYARRE est candidat pour la place de Représentant du premier district congressionnel.

Nous sommes autorisé à annoncer que M. JAMES M. DERBIGNY, de Féliciana, est candidat pour la place de Représentant au Congrès, pour représenter le second district congressionnel de cet Etat.

INTERIEUR.

NOUVELLE-ORLEANS, 28 août.

Enfin l'*Argus* a montré ses couleurs, si long-temps incertaines; il a cloué son pavillon au haut de sa première colonne; et sur pavillon porte pour devise (qui s'y quatit attendu?) DEMI PRIEUR.

Ce qui y a de plus piquant, ce n'est pas le *pronunciamiento* de l'*Argus*, ce sont les motifs qu'il en déduit au public. Comptons avec lui.

L'*Argus* dit qu'il a long-temps attendu avant de se prononcer, " parce qu'il ne voulait pas entrer trop tôt et prématurément dans l'arène des discussions politiques, pensant d'ailleurs qu'il n'y avait aucun avantage à obtenir d'une pareille marche. "

Tel est, selon le journal qui nous occupe, le motif qui l'a empêché de se lancer plus tôt dans l'arène des discussions politiques. Mais le public s'y arrêtera-t-il, croira-t-il à de tels scrupules dans le plus essentiellement batailleur de tous les journaux de la ville : c'est ce dont nous doutons. Qu'il n'y ait aucun avantage pour certaine oligarchie de l'opinion publique à se jeter ainsi dans une discussion politique *ex abrupto*, sans consulter ses amis et même ses ennemis, c'est ce que nous ne voulons pas contester et c'est ce que le public ne contestera pas non plus, mais par des motifs bien différens de ceux de l'*Argus* : car lui, le public, n'a jamais pensé qu'il puisse être éclairé trop tôt sur les capacités ou l'incapacité, les qualités ou les défauts d'un homme qui aspire à gouverner l'Etat et qui peut en hâter ou retarder la prospérité pendant quatre ans. Mais ne nous arrêtons pas trop long-temps à ces légères nuances qui distinguent la pensée de l'*Argus* de celle de public; nous avons bien autre chose à voir !

" Dès le principe notre prédilection a été pour Monsieur Prieur. "

Vous l'entendez, vous tous, lecteurs de l'*Argus; dès le principe!* Est-ce dès le principe de la vie publique de M. Prieur? Assurément ce journal n'a pas perdu la mémoire des temps fort peu reculés, où, chaque jour, *dès* le matin, M. Prieur trouvait sur sa table municipale une ou deux colonnes de l'*Argus* remplies des plus dures diatribes, des plus noires injures, des plus violentes imputations contre ce magistrat. Et voilà qu'il nous dit aujourd'hui que " dès le principe " de la question gubernatoriale, il s'est senti une " prédilection personnelle " pour M. Prieur! Bienheureuse prédilection! et bien plus heureux encore celui qui pourra y croire!

" ..... Il y a long-temps que nous le connaissons, et nous avons toujours admiré ses talens, et apprécié son mérite. "

C'est au public et à M. Prieur lui-même que nous en référons pour nous dire quelle espèce d'admiration l'*Argus* professait naguère pour les talens et le mérite de notre maire. Nous connaissons assez bien les qualités du peuple de la Louisiane, mais nous n'aurons jamais présumé qu'on pût lui supposer assez de bonté pour lui donner à lire de pareilles assertions après les articles qu'avaient moulés précédemment les mêmes caractères de la même imprimerie.

L'*Argus* a TOUJOURS *admiré les talens et apprécié le mérite de M. Prieur.* O temporal ! o mores!

" ..... Son indépendance, sa fermeté et sa probité sont devenus proverbes parmi ses amis, et en le comparant avec ses compétiteurs, il n'est pas une personne impartiale qui ne convienne qu'il possède toutes les qualités nécessaires pour remplir la place à laquelle il est présenté comme candidat. "

Nous ne savons pas ce qu'il a fait à faire la *probité* de M. Prieur; comme nous sommes persuadés qu'aucun des trois candidats ne manque de cette première qualité, nous la mettrons de côté comme inutile de la présenter devant le public, nous comprenons difficilement l'opportunité d'une assertion qui tendrait on à faire mettre en question ce dont personne ne doute, ou à affirmer un fait que personne ne nie. Nous en dirons autant de la *fermeté* de M. Prieur, si l'on entend par là cette espèce de fermeté qui consiste à se poser impassible devant une balle ou devant la pointe d'une épée. Quant à son *indépendance*, quant à sa *fermeté* comme magistrat, c'est autre chose; malgré la majorité obtenue par M. Prieur lors de sa seconde réélection, et en dépit de toutes les assertions de l'*Argus*, nous persistons dans l'opinion que M. Prieur est sous l'empire ou l'influence d'une coterie qui est loin d'être dévouée aux intérêts *généraux* de la ville et qui ne le serait certes pas à ceux de l'état. Cette opinion, nous l'avons établie précédemment par nombre, des faits dans lesquels la partialité de M. Prieur était palpable; et s'il est nécessaire, nous recommencerons nos raisonnemens sur ces mêmes faits.

Un des argumens qui, à coup sûr, égareront le plus le public, est celui qui termine le paragraphe de l'*Argus* que nous venons de transcrire. On sait en effet que dans le raisonnement les *comparaisons* ne s'emploient guère que pour rendre sensibles les choses qui le seraient à peine sans cette ressource; et s'il est reconnu que *les qualités nécessaires* à M. Prieur pour remplir la place de gouverneur ne peuvent être découvertes au public que par des comparaisons successives, nous laissons à nos lecteurs le soin d'inférer de quelle nature sont ces qualités.

" Mais nous avons surtout embrassé sa cause en opposition au général Dawson, dont les sentimens, les vues et les principes ont toujours été si directement en opposition avec les nôtres et avec ceux du parti auquel nous avons toujours été fiers d'appartenir, que nous lui aurions préféré l'un ou l'autre des deux autres candidats. "

Qui ne dirait, à la lecture de ce paragraphe, que M. Prieur est un clayiste de bon aloi, et que c'est à cause de la coïncidence de ses principes politiques avec ceux de l'*Argus* que ce journal s'embrasse sa cause. Et cependant rien n'est plus faux; chacun sait à la Nouvelle-Orléans, comme dans l'état de la Louisiane, que M. Prieur est un jacksoniste, tout aussi bon jacksoniste que l'*Argus* est clayiste; et que conséquemment MM. Dawson et Prieur professent sous ce rapport les mêmes doctrines ! Or, si elle n'est une pure boliverie, que signifie la phrase de l'*Argus* ? Lui seul le sait ; mais ce que nous savons, nous, c'est que s'il eût été mû réellement par le motif qu'il met en avant, ce n'est pas Mr. Prieur qu'il aurait choisi mais bien M. White, le seul des trois candidats qui appartienne au parti de M. Clay. Ainsi les intentions de notre nouvel antagoniste manquent à la foi, et du fondement et de sincérité. Mais voyons les raisons qui, à son dire, l'ont porté à rejeter M. White ; elles sont au moins curieuses :

" Tout ce que nous avons à dire contre M. White, c'est son peu d'espoir de succès. On ne peut nier que ses chances qui à une époque paraissaient si brillantes, se sont entièrement évanouies dans ces derniers temps. L'accident malheureux qui lui est arrivé l'été dernier, en le tenant éloigné des yeux du public, lui a fait perdre un terrain ; et chaque pas rétrograde pour sa cause en a fait faire un en avant à celle de M. Prieur. "

Il y a, dans cet aveu, manque de générosité, manque de patriotisme, et assertion fausse. En effet, l'écrivain qui ne consulte que sa conscience et l'intérêt de son paysage prendra jamais la plume pour dire qu'il renonce à la cause d'un candidat *parce qu'il lui croit peut de chances de succès*; car alors le public pourrait justement en inférer que quelqu'un se cherche qui son intérêt propre ou la glorieuse de se trouver dans les rangs des vainqueurs ; et que ces mêmes considérations lui en font oublier d'autres d'un ordre bien plus élevé. En outre, c'est manquer étrangement de générosité que d'abandonner, par cela seul qu'il est au bord du précipice, un homme dont on partage d'ailleurs les principes et dont on connaît les capacités et les bonnes dispositions. De tels sentimens ne sont pas de notre siècle, ou du moins ce n'est pas de nos jours qu'on en peut faire parade. S'enfonçant de plus en plus dans cette logique, que nous croyons si préjudicielle à ses intérêts, l'*Argus* dit que la cause de M. Prieur a d'autant plus avancé que celle de M. White a perdu du terrain. C'est-là ce que nous tenons pour faux, jusqu'à meilleure preuve, car il nous semble que c'est à ceux qui conviennent de prouver ce qu'on avance: dans de pareilles discussions surtout, personne ne peut prétendre à être cru sur parole. Notre opinion sur ce point, c'est que la cause de M. Prieur, depuis sa candidature, n'a ni gagné ni perdu dans la ville, et que si celle de M. White a perdu quelque chose dans les paroisses de la Fourche, ce n'est pas celle de M. Prieur mais bien celle de M. Dawson qui l'y a supplantée. Nous nous en rapportons au témoignage de personnes impartiales qui, ont parcouru récemment cette partie de l'Etat, et nous espérons pouvoir [illegible] ce fait parfaitement incontestable.

Telle est l'analyse fidelle des [illegible] par l'*Argus* appuie l'annonce de la candidature de [illegible] ; nos lecteurs pourront juger quel degré de con[illegible] elles méritent. Ce journal promet en outre de [illegible] en temps convenable les motifs de son oppo[illegible] général Dawson, et de faire mieux connaître [illegible] quelles bases les amis de M. Prieur établissent ses prét[illegible]. Ces nouveaux développemens ne peuvent manquer [illegible] donner lieu à quelques réclamations de notre part [illegible] les attendrons nous avec impatience.

Le capitaine Lewis, du brick *Enterprise* arrivé à New-York en 37 jours de Madère, annonce que [illegible] départ en s'attendait à une attaque de la part de [illegible] troupes de don Pédro venant de l'île de Terceira.

La malle de samedi nous a apporté les [illegible] de New-York du 10 août, contenant des nouvel[illegible] de Liverpool du 9 juillet, de Londres du 7 et du Hâvre [illegible], comme par divers navires.

La chambre des pairs d'Angleterre a adopté les résolutions relatives à la compagnie des Indes Orientales. Un bill sur ce sujet, conformé à l'esprit de ces résolutions, doit être présenté par M. Grant.

Le bill relatif aux colonies des Indes Occidentales a été lu dans la même séance (5 juillet), et la seconde lecture en a été fixée au 16.

La chambre des communes a entendu la seconde lecture d'un projet de loi qui lève les amendes onéreuses et les peines prononcées autrefois contre les prêtres catholiques qui célébraient le mariage entre des protestans et des catholiques romains.

Le bill pour l'émancipation des israélites a pareillement été référé à un comité. Sir Oswald Mosley voulait y introduire une clause tendant à les exclure du droit de siéger dans le parlement; mais cette proposition a été écartée. On espère avec confiance que ce projet sera définitivement adopté.

Les derniers avis du Portugal annoncent que don Pedro préparait un armement, dont la destination n'était pas encore connue, quoiqu'on présumât qu'il serait Lisbonne. Nous apprenons aujourd'hui [illegible] ou quatre mille hommes de troupes constitutionnelles se sont embarqués le 21 sur des bateaux-à-vapeur, accompagnés de quelques navires de guerre ; qu'ils ont longé la côte, passé devant Lisbonne, et effectué leur débarquement à Lagos, dans les Algarves. Cette province est située au sud du royaume, et l'on dit qu'en général le peuple y est dévoué à la cause constitutionnelle. Ces troupes sont commandées par le duc de Terceire (comte de Villaflor), et elles ont effectué leur débarquement dans la moindre opposition. Le pays est montueux, et par cette opération l'attention de Miguel sera nécessairement partagée sur deux points fort éloignés l'un de l'autre. Et s'il retire une partie des forces de devant Porto, il est à personne que le reste ne suffira pas pour continuer le siège ; mais d'un autre côté, s'il ne s'y décide pas, l'adhésion probable des Algarves à la cause de don Pedro sera bien plus formidable encore pour lui.

Ce mouvement a produit une sensation plus qu'ordinaire à Lisbonne ; une lettre de cette ville du 25 [illegible] contient ce qui suit:

" La flotte de don Miguel, d'après tout ce que nous apprenons, doit mettre à la voile demain matin. Le duc de Cadaval a visité officiellement ce matin les deux grands vaisseaux. Un des mille bruits qui circulent porte que le capitaine Napier a l'intention d'attaquer le Bugio, et s'il réussissait à s'emparer de cette batterie il facilitait beaucoup l'entrée, et l'on pourrait alors débarquer sans obstacle sur cette côte un nombre quelconque de troupes. Pendant que j'écris, on voit au large trois navires [illegible] et il y a environ une heure j'ai appris que le [illegible] avait donné la nouvelle que six grands navires appartenant à l'escadre de don Pedro étaient vis-à-vis [illegible]. Avant long-temps il y aura certainement quelque chose de décisif. Il ne manque pas de gens ici qui [illegible] le succès de cette expédition.

" Depuis samedi, les vaisseaux de guerre anglais n'ont qu'une ancre à l'eau, afin de pouvoir sortir de la rivière dès que le corps de don Pédro s'approchera des batteries. Déjà la frégate espagnole a remonté ; mais si la flotte de Miguel sortait bientôt, je crois que l'intention de l'amiral Parker est de la suivre avec l'*Isis* et la frégate, afin d'empêcher que, durant cette expédition, les navires qui portent pavillon anglais ne soient maltraités. La frégate française doit sortir aussi, dit-on, pour protéger les navires de ce pays. Les soldats de marine anglais seront débarqués pour protéger les sujets anglais et leurs propriétés, dans le cas où il y aurait quelque trouble. Je présume que l'affaire sera sanglante si les pédristes attaquent la capitale. Le choléra continue ses ravages. Il a fait mort ces jours derniers beaucoup de personnes appartenant aux premières classes. Il a fait beaucoup de mal aussi à Figueiras et dans les environs. Ce port a été bloqué jusqu'au 19 par un navire appartenant à don Pedro."

Différentes propositions ayant été soumises au conseil de don Pédro, relativement à l'expédition projetée, et celle que le général Solignac défendait ayant été écartée, il a donné sa démission et s'est retiré du commandement de l'armée. Le général Saldanha a été nommé aussitôt pour lui succéder ; mais le régent, pour reconnaître les services qu'il a rendus à la cause doña Maria, lui a donné le grand cordon de l'ordre de la Tour et de l'Epée.

Les sentimens continuent à Paris pour la cause de don Pedro ; parmi ces volontaires il y a beaucoup de réfugiés polonais et italiens.

Le transfuge de Waterloo, le traître Bourmont, que la conquête d'Alger avait quelque peu lavé de ses méfaits passés, vient d'arriver à Londres avec ses aides-de-camp et son état-major, d'où il va se rendre à Lisbonne pour prendre le commandement de l'armée de Miguel 1er. Il ne manquait que ce trait à la singulière gloire de l'ex-ministre de Charles X. On ne peut nier que ce ne soit une circonstance malheureuse pour la cause constitutionnelle, car Bourmont a des talents militaires d'un ordre supérieur, et il est douteux que don Pedro puisse opposer à un tel antagoniste un général capable de lutter avec lui.

Aux dernières dates, la flotte de Miguel était toujours dans le Tage. Les officiers continuent à désertir. On fait toute diligence pour mettre cette flotte en mer, mais l'opinion générale est que les équipages ne se battront pas. Le télégraphe a appris au gouvernement de Lisbonne qu'un régiment de milice tout entier a déserté de Mafra, mais on ignore quelle route il a prise.

Les Cortès *par estamentos* se sont réunies le 18 juin, elles se sont bornées purement et simplement à la prestation du serment de fidélité à la princesse des Asturies. Cette cérémonie a eu lieu le 20, avec tout le cérémonial et le salamalec ordinaire. Le roi de Naples a protesté contre l'ordre d'hérédité établi par Ferdinand.

Les nouvelles de Hollande et de Belgique sont peu intéressantes. La mission du prince Frédéric à Berlin, qui avait pour objet d'obtenir l'appui du cabinet russe, a complettement échoué.

La garnison d'Anvers est arrivée en Hollande et les journaux de ces pays parlent tout au long de l'accueil qui lui a été fait en différens endroits.

Les journaux de Bruxelles disent que les cours d'Autriche et de Prusse en sont venues enfin à prendre la résolution d'envoyer des ambassadeurs auprès de Léopold.

Les insurgés de la Volhynie et de la Podolie ne perdent pas courage; malgré les exécrables atrocités et les actes inouis de barbarie des Russes, leur nombre augmente chaque jour. On dit que les Russes ont été obligés d'abandonner plusieurs villages.

Les nouvelles de France n'offrent aucun intérêt. Le gouvernement craignait qu'il n'éclatât des troubles le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille ; en conséquence il a proposé de fortifier Paris, ce qui a grandement indigné le peuple.

Il paraît que malgré ses souffrances le général Sébastiani est toujours à l'affût des places. Il a obtenu la promesse d'être nommé le *locum-tenens* du maréchal Soult, pendant le séjour que celui-ci se propose de faire aux bains de Mont-d'Or.

EXTERIEUR.

FRANCE.

Le *Moniteur* du 1er. juillet contient une ordonnance royale qui partage les fonds de la caisse d'amortissement entre les différents fonds publics proportionnellement à leur montant respectif, ainsi que l'ordonne la loi du 10 juin dernier. Il y a dans le même journal du 2 une ordonnance royale précédée d'un rapport du ministre du commerce pour maintenir les modifications temporaires faites en 1831 et 1832 dans les droits de Douane établis par les lois existantes ; et fixant aussi quelques changemens temporaires dans les droits d'importation et d'exportation sur différents articles de commerce.

PARIS, 2 juillet.

La clôture des chambres, l'augmentation de la chaleur et l'absence du beau monde à cette saison rendrait Paris assez triste si un nombre considérable d'Anglais de tout rang ne lui donnait quelque vie.

Le bruit court que les chambres seront dissoutes cet automne ; quoique cet événement semble assez probable, le gouvernement n'a pas encore pris un parti à ce sujet; quoiqu'il en soit, on a bien peu de changement à espérer dans la composition de la chambre des députés, ce qu'on nomme un appel au peuple n'est en effet qu'un appel à 160 mille personnes pour élire des représentants pour 32 millions, en supposant que tous les électeurs voteraient, mais aux dernières élections il n'y en eut que 97000 qui usèrent de leur privilège. Les 32 millions restant n'avaient pas les qualités requises. Voilà des représentants qui représentent bien le pays !

—On sait déjà quelle était la mission de M. le vicomte de Châteaubriand, lorsqu'il s'est rendu à Prague. Il était chargé de tenter une réconciliation entre la duchesse de Berry et le vieux Charles X. M. de Châteaubriand a trouvé l'ex-roi tout-à-fait résigné à son sort actuel. Depuis sa captivité, Mme. de Lucchesi-Palli avait cessé de correspondre avec Prague, et elle n'y avait pas même fait connaître son mariage. Voici la conversation qui a eu lieu entre Charles X et l'ambassadeur de la comtesse de Lucchesi-Palli ; c'est ainsi qu'elle a été rapportée par M. de Châteaubriand :

" La duchesse ne s'est pas bien conduite, n'est-il dit : c'est malheureux et pour elle et pour moi ; mais ce n'est pas moi, qui me rappelle ma jeunesse, qui puis être bien sévère pour les faiblesses d'une pauvre femme. Quand on a autant pêché que moi, on doit être disposé à l'indulgence. Je ne la recevrais pas ici sans son mari ; mais elle peut venir avec lui, et le tort qu'elle a fait à ses enfans et à nous est oublié. "

Comme le vicomte remerciait Charles X de son indulgence, se félicitait du succès de sa mission, en adressant quelques flatteries courtisanesques au vieux roi : " Eh! cela ne vous étonne pas mon Charles X, j'ai tout oublié ; je n'en veux à personne. Je ne suis plus sur la terre qu'un malheureux vieillard dont le rôle est fini ici bas. Je n'en veux même pas à ce pauvre Philippe. Il sait maintenant si le trône vaut qu'on s'en empare. "

La réception que M. de Châteaubriand reçut des autres membres de la famille fut loin d'être aussi amicale que celle qu'il avait eue de l'ex-roi. Mme la Duchesse d'Angoulême se rappelait l'opposition du noble vicomte sous la restauration, et elle paraissait vivement irritée contre la duchesse de Berry. Elle passe, dit-on, les jours et les nuits dans les larmes. Le duc d'Angoulême semble peu résigné. Quant aux enfans on leur a laissé ignorer la déclaration, le mariage et l'accouchement de leur mère.

Le récit que nous venons de donner de l'entrevue du poète pamphlétaire avec l'ex-roi peut-être regardé comme très-exact. Il paraît même à peu-près dégagé des détails plus étendus de cette entrevue; dont [illegible] aura tournans doute de retrancher quelques [illegible] traits du vieux roi, seront insérés prochainement dans le recueil périodique dont l'éditeur a réclamé de M. de Châteaubriand la faveur d'un article sur son entrevue.

PORTUGAL.

OPORTO, 8 juillet.

Il n'y a pas eu d'autres troupes débarquées depuis [illegible] soir ; chaque jour, nous sommes [illegible] bombardés pendant trois heures. L'impatience est [illegible] et déjà l'on parle de profiter des bateaux-vapeurs pour porter en avant un corps de troupes. Un argument [illegible] en faveur de l'offensive, c'est que le choléra et les [illegible] nous enlèvent peut-le moins autant d'hommes [illegible] nous en recevons ; [illegible] dans pour un concitoyen [illegible] gagnons rien.

Le général Solignac a [illegible] préparatifs et le colonel Napier, qui a remplacé [illegible] va bientôt faire voile pour l'embouchure du Tage. Oporto est très bien approvisionné. Don Miguel est [illegible], et son armée diminue tous les jours par les désertions et la mortalité.

GRECE.

Une lettre d'Athènes du 21 juin dit : " La nouvelle de l'épouvantable catastrophe d'Arta se confirme, elle est même plus horrible encore qu'on ne le pensait. Les évêques grecs et le consul anglais ont été emmenés dans les montagnes comme otages; on ne saurait prévoir quel sera leur sort. On dit que les bandits ont commis de semblables excès dans d'autres endroits à peu de distance d'Arta. Les commissaires chargés de tracer les limites du nouveau royaume ont surtout été maltraités, dès que le gouvernement a été informé de ces événements il a envoyé des détachements de troupes grecques et bavaroises pour garder les frontières.

Les journaux allemands du 26 juin contiennent un décret du roi de Bavière autorisant la levée de 3500 hommes dans ses territoires pour le service de son fils le Roi de Grèce ; les dépenses de [illegible] seront défrayées par le trésor Grec.

TURQUIE.

D'après les dernières nouvelles de Constantinople, Ibrahim pacha continuait sa marche rétrograde de l'Asie mineure vers le Mont Taurus. On dit qu'il est sérieusement malade.

VIENNE, 21 juin.

On s'attend à ce que les premières nouvelles de Constantinople annoncent le départ des troupes et de l'Escadre russe. Les nouvelles reçues à Londres de St. Pétersbourg confirment cette attente, l'armée russe allait quitter le territoire turc en conséquence du traité de paix conclu entre le Sultan et Ibrahim Pacha.

On dit aussi qu'on a ordonné la vente de tous les chevaux inutiles, et que 15 transports ont déjà été expédiés pour être mis à la disposition du commissariat russe. Ce mouvement de l'armée russe est confirmé par le fait que ces transports ont été assurés à Londres.

Frontières de la Servie, 10 juin.

Des lettres commerciales de Constantinople disent qu'il y a eu une sédition à Constantinople. Le capitaine russe Lieven qui avait été envoyé par le comte Orloff au quartier-général d'Ibrahim pour s'assurer de la retraite de l'armée égyptienne, était de retour et avait annoncé l'évacuation de l'Anatolie. On dit qu'en conséquence des ordres ont été donnés pour embarquer les troupes russes.

Il paraît que rien ne s'oppose à l'arrangement des difficultés qui ont existé. Il est à remarquer que peu après la cession d'Adana par le sultan, on a reçu d'Alexandrie la nouvelle que Méhémet-Ali avait donné ordre à son fils de ne plus faire de difficultés à ce sujet, de crainte de venir en collision avec le gouvernement anglais. On dit que Méhémet a assuré au major Campbelle qu'il n'insisterait pas sur la cession d'Adana si on s'y opposait à Londres ou si l'intérêt du sultan devait trop souffrir de la perte de cette province; ceci est exact et on ne saurait assez déplorer la négligence avec laquelle les négociations de Constantinople ont été conclues. Il n'y a que les ennemis du sultan qui aient pu l'engager à une pareille démarche et cependant chacun affirme que l'intérêt du sultan a été consulté par toutes les parties.

La Servie est dans une grande agitation; le prince Milloslo a ordonné une levée en masse et a expulsé les autorités turques des districts qui par le traité d'Andrinople auraient du être réunis à la Servie. Il paraît qu'il a pris avantage de l'embarras de la Porte pour prendre possession des territoires qui sont promis à la Servie mais dont les limites ne sont pas fixées.

On commence à soupçonner son attachement tant vanté pour la Turquie, mais quoique cette affaire puisse causer quelque surprise à Constantinople, le sultan devra dissimuler son déplaisir.

Les Bosniens se mettent à l'œuvre plus ouvertement que les Serviens. Ils expriment leurs griefs et si on n'y a pas égard, ils auront recours aux armes. Les Serviens prennent un ton amical et font les plus grandes protestations de fidélité, tout en se jouant de l'autorité du sultan et en chassant les autorités qu'il a déléguées. Cet événement causera une grande sensation à Constantinople et partout ailleurs.

TRIBUNAUX FRANÇAIS.

—Remarquez-bien, s'il vous plaît, cette longue vieille, qui vient s'asseoir sur le banc des prévenus. Sa camisole de tricot de laine, son jupon noir, son tablier rouge, son bonnet rond à longues barbes d'où s'échappent quelques cheveux gris, ses traits forts et durs, ses yeux fixes, son teint bistré, ses mains décharnées. Ne trouvez-vous pas que tou cela jette quelque chose d'étrange et de fantastique sur l'ensemble de son individu? C'est qu'en effet, cette contrefaçon vivante de Meg-Mérillis et de toutes les vieilles de Walter Scott, est madame veuve David l'équarrisseuse !

Ce la veuve se livre à une industrie terrible, sanglante, subversive de tous les liens de la société canine : sa haine implacable a frappé de proscription l'intéressante famille de ces quadrupèdes qui s'en vont trottant et surtout sans défiance dans les rues de Paris sous la foi des traités. On ne peut s'empêcher de frémir quand on pense au nombre des victimes qui ont dû lui passer par les mains! Que de larmes elle a fait verser aux sensibles propriétaires de chiens adorés, qu'elle entassait dans son charnier et qu'elle s'étonne encore à présent de l'immense quantité de chiens perdus, dont sont tapissées journellement les murailles : Ah! certes, en les lisant, si jouteuses, ou veut les lire, Mme. Veuve David doit bien rire dans sa barbe : car elle a aussi un peu de barbe l'équarrisseuse.

Cependant une autre vieille, dans tout le désespoir de la douleur, vient demander justice au Tribunal de police correctionnelle, et venger d'un seul coup tant de victimes impunis, en appelant toute la rigueur des lois sur la veuve David, atteinte et convaincue d'avoir enlevé le jeune Zozo, aux caresses, à l'amour de sa maîtresse désolée.—Hélas ! M. le président, exclamait la plaignante, ce pauvre chéri était bien le plus joli caniche ! je l'avais pris de dessous le ventre de sa mère : je l'avais bien nourri, bien choyé, il était tout élevé, il promettait de me donner toute la satisfaction possible, et cette méchante furie me l'a tué, mon Zozo, je l'ai vu tout sanglant dans sa hotte ; elle savait bien qu'il était à moi, mon Zozo ; elle a saisi le moment où je le laissais sortir seul, un seul instant je l'ai perdu de vue, et l'innocent a été victime de mon imprudence : Ah! Mme. David ; c'est bien mal ce que vous avez fait là, si vous veuliez me faire de la peine vous avez réussi : car vous pouvez vous en vanter, bien sûr de m'avoir fait beaucoup de peine. Mon Zozo! pauvre Zozo!

La veuve David convient de son méfait ; mais elle prétend que les égratignures dont la plaignante a tatoué son visage, ont payé, même au-delà, le prix d'une vieille caniche dont la peau s'est trouvée de mauvaise défaite, d'ailleurs si je l'attue, c'est parce qu'il était vieux, ajoute-t-elle septuagénaire équarrisseuse.

Le tribunal n'a pas partagé l'opinion de l'équarrisseuse, et la veuve dame David a été condamné à un mois de prison.

5209.

FRA DIAVOLO.

TROISIEME JOURNEE.—(*Suite.*)

Deux jours après l'assassinat de Richard, nous partîmes d'Aricône.

Jamais douleur ne m'a tourmenté comme celle que j'éprouvais alors... J'étais devenu d'une mélancolie affreuse, je voulais me tuer ou me faire tuer. Chaque fois que je mettais, que je touchais mon sabre, que je passais au bord d'un torrent, d'un bras de mer ou d'un précipice, je sentais courir en moi mille envies de destruction ; souvent même j'avais résolu d'en finir de la vie, mais une idée m'arrêtait; nous allions au-devant de l'ennemi ; l'occasion de nous battre se présenterait bientôt, et il était plus glorieux de mourir les armes à la main et pour la France, que de se tuer isolé et sans profit pour [illegible]. Ces réflexions me calmaient, et j'attendais ; mais, par momens, mes accès de rage me revenaient, je pleurais de larmes brûlantes, mes yeux brillaient de vengeance, mes nerfs se crispaient violemment, et j'appelais à grands cris un combat, une horrible mêlée, où je me précipiterais tête haute, pour me faire cribler de balles ou couper en deux par un boulet.

Nous allions par détachement, sans nous trop éloigner pourtant du gros de l'expédition. Le nôtre suivait la côte. Après un jour de marche, nous crûmes apercevoir dans le lointain et sur le rivage un fort navire et un mouvement d'hommes. Nous doublâmes notre marche, et nous arrivâmes à leur portée ; c'était un corps de six cents Russes qui venait de débarquer. Nous n'étions, nous, que trois cents, et fatigués, mais désespérés, las de la mouille de nos fusils, et puis, bientôt après plus pur enthousiasme. Avec de tels excitans on va loin.

Nous attaquâmes.

—Bon ! me dis-je en entendant le premier bruit, voici mon heure qui arrive, car il va chauffer ici. Tant mieux ! je ne mourrai pas seul, et j'aurai vengé Richard. En avant.

Le premier choc, fait en ordre et d'après la tactique militaire, fut meurtrier de part et d'autre ; mais les Russes, ébranlés, cédèrent quelques pouces de terrain ; c'était de bon augure pour nous. Ensuite, nos compagnies se débandèrent, et, s'étant débarrassées de leurs fusils, tombèrent sur eux le sabre levé. On aurait dit des hommes-tigres. Ils se déculaient, faisaient voler de ci de là des cervelles, des bras, des crânes, et poursuivaient vigoureusement l'ennemi affaibli et désespéré vers la mer, dont il n'était plus qu'à une centaine de pas. Déjà nous croyions la victoire certaine, et je désespérais de trouver la mort, que l'acharnement de taureau piqué dans l'arène.

Rien ne donne du courage comme une position presque désespérée. Un soldat à qui il ne reste aucune chance de salut, qui se voit traqué de deux côtés par l'ennemi, ou par un précipice et une mer, où pas un navire ne l'attend au bord, doit faire des prodiges, et cela se conçoit. Les mêmes causes expliquent la bravoure d'un combat naval. Là, plus qu'ailleurs, nul espoir de fuite en cas de défaite, mais une alternative tranchée, désolante ou belle, la victoire ou la mort. Il y a loin de l'un à l'autre de ces deux avenirs—il y a la vie.

Les Russes en étaient là. Refoulés par nos soldats, d'un côté ; aspirés, de l'autre, par de grandes et béantes vagues vertes, il ne leur restait plus de ressources que dans un dernier effort, au moyen duquel ils s'ouvriraient une route à travers notre détachement, et se ménageraient une issue dans les terres. Cet effort, ils le tentèrent, et certes ce ne fut pas mollement et sans vigueur, mais avec une effrénante énergie, avec un sang-froid de désespoir, et en épuisant des hourras à nous étourdir. La secousse fut horrible ; la moitié de nos hommes succomba sous leur mort ; et impétueuse, nous perdîmes tout le terrain que nous leur avions pris, et, à notre tour, nous crûmes que c'en était fait de notre tombeau. Mais ce qui devait nous anéantir fut notre salut ; voici comment.

On se rappelle la frégate russe qui avait débarqué ces cent hommes sur la plage ; comme le sirocco soufflait assez fort, que la mer était houleuse et le rivage mauvais, elle avait aussitôt regagné le large, de peur des écueils, mais pas assez pourtant pour ne pouvoir surveiller le combat engagé, et secourir au besoin d'une volée de bâbord ceux qu'elle avait mis à terre. En s'apercevant de l'avantage que nous avions pris sur eux au premier choc, elle s'était rapprochée du bord, et louvoyait avec l'intention marquée de nous lâcher une bordée, si la position le lui permettait ; mais le vent la contrariait, et plusieurs fois elle avait risqué de s'engager dans le sable ou les aspérités du rivage. Pourtant, un moment de calme survenu lui donna le temps de s'avancer dans une anse profonde et de nous ajuster. C'était une minute après la vigoureuse attaque des Russes, qui nous avait fait tant de mal. La frégate, n'ayant pas eu le temps d'y voir, dirigea sa bordée à l'endroit même que nous occupions un instant auparavant. Mais alors les Russes nous en avaient chassés, et les boulets, que deux batteries croyaient cracher sur nous, leur volèrent dessus et les écrasèrent.

Ce fut un spectacle affreux, mais admirable pour nous qui, sans cette heureuse erreur, étions tous exterminés jusqu'au dernier. Nous perdîmes bien quelques hommes, mais les Russes nous avaient fait rempart, et plus de cent d'entr'eux payèrent cette fausse manœuvre de leurs compatriotes. Ceux qui restaient—ils pouvaient être encore au nombre de deux cents—profondément découragés par cette mitrailade qu'ils prenaient pour une infâme trahison, n'avaient plus ni la force ni la volonté de se défendre. Ils juraient horriblement, maudissaient, dans leur barbare et énergique langage, la frégate qui les livraient ainsi à la mort, et, refoulés par nous vers la mer, n'opposaient plus qu'une faible et impuissante résistance.

Bientôt la plage fut débarrassée des vivans, car les morts y étaient nombreux et s'agitaient dans leurs dernières convulsions. Je n'avais jamais vu, sur un si petit espace de terrain, tant d'hommes sans vie, tant d'êtres mutilés, tant de têtes loin du corps et de cervelles hors des têtes. Les boulets avaient fait sur les larges poitrines de ces soldats du Nord, que la politique des alliés envoyait en Italie, de larges balafres, ou bien les avait tronés ou décapités assez promptement pour donner jalousie à un bourreau de quatre-vingt-treize. Il y avait là six cents hommes environ ; quatre cents Russes et plus et cent cinquante Français, car nous avions perdu, nous, la moitié de notre détachement.

Nous reprîmes nos fusils jetés sur le sable après la première décharge ; ils étaient tachés de poussière et de sang ; puis, aussitôt que ceux des Russes qui s'étaient jetés à la mer revenaient sur la surface de l'eau, avides d'air et fatigués d'avoir plongé trop long-temps, nous leur donnions le coup de grâce, faisant d'eux ainsi de la nourriture à poissons. C'était une singulière fusillade ; cela ne discontinuait pas; on aurait dit un feu de file rapide. Pour nous, nous bavions lentement, nous savourions la vengeance militaire ; car les cris de douleur et les râles de nos camarades étendus mourans derrière nous, nous stimulaient et faisaient courir sur nos lèvres un sourire féroce, chaque fois qu'un Russe, se laissant monter sur le dos d'un vague, était atteint d'un balle à la tête, et venait se rouler à nos pieds, tout saignant et déchiré.

Un d'eux, un de ces hommes robustes, chez qui la vie est dure et tenace et dont l'intelligence survit à la plus poignante douleur, nous donna le malheureux tableau d'une grande présence d'esprit. Il avait eu le corps percé d'une balle, et la vague le ramenait se débattant sur le rivage, où son capitaine l'attendait pour le traverser de son épée. Mais il évita le coup, saisit fortement par le pied le capitaine inattentif à ce mouvement, le traîna rebondissant sur la plage mouillée et disparut. Je m'élançai, je me précipitai sur leur trace, et si long-temps que je pus, je fouillai de mes bras dans l'eau bourbeuse, espérant tous jours, mais en vain, en retirer mon capitaine.

Pendant cette scène, le sirocco augmentait, la frégate avait beau amener toutes ses voiles, le vent et les lames la poussaient, toujours loin de nous, étant ainsi à ceux mêmes des Russes qui avaient nagé, tout espoir de salut.

Il n'en échappa pas un seul.

Quant à moi, j'étais triste et joyeux ; je riais et pleurais ; gai d'une si belle victoire, d'une victoire si chèrement, si noblement achetée ; triste de la mort de mes camarades et de mon capitaine surtout, dont j'enviais le sort et dont je n'eus que le grade, car mon lieutenant était mort aussi ; mort, lui, d'un coup de sabre à travers la figure.

—Décidément la mort ne veut pas de moi ! mais je saurai bien la forcer à m'emporter, murmurais-je, en prenant le commandement de la compagnie et le chemin d'Ascoli, petite, mais forte ville, au pied de laquelle nous arrivâmes, deux jours après pour en faire le siége.

(*A continuer.*)

Commercial.

HAVRE, 2 juillet.

[illegible] 33 balles coton Géorgie à 1f 32½; [illegible] de 90 à 97.

[illegible] 741 balles Uplands [illegible] 100 dito Mobile [illegible] 1f